

LA LEÇON DE CLAUDE BERNARD

Comparant le christianisme aux autres religions, Sédar écrit dans *Les Guérisons du Christ* : « L'Évangile seul oblige à une vigilance, à une attention, à une critique de soi-même aussi lucides et aussi impartiales que peut l'être l'observation du vrai savant qui guette les secrets de la nature ; et, simultanément, il nous encourage à nourrir une sensibilité aussi riche, un enthousiasme aussi lyrique que ceux de l'artiste et du poète. ».

Afin de mieux remplir la première condition de cette « œuvre d'équilibre » qui est demandée à ceux qui veulent suivre le Christ, pourquoi n'irait-on pas chercher dans les écrits des savants une méthode valable non seulement pour les sciences, mais aussi pour le travail mystique et plus particulièrement pour la pratique de la charité. Chez Claude Bernard, par exemple, qui, dans son *Introduction à l'Étude de la Médecine Expérimentale*, a donné à la science moderne un outil remarquable dont il a prouvé l'efficacité par ses propres découvertes.

La lecture de cet ouvrage et de ses remarques sur la philosophie, et la visite à l'Exposition *Claude Bernard et son temps* organisée récemment à la Salpêtrière, m'ont permis d'approcher la pensée et la personnalité de ce grand esprit et de cet homme exemplaire, qui fut, en même temps que le créateur de la physiologie expérimentale, un philosophe spiritualiste aux vues supérieures et justes, précisément parce qu'il était un vrai savant.

Son caractère noble et généreux s'exprimait par la beauté des traits de son visage. Simple et discret vis-à-vis de ses découvertes géniales, il vécut avec une égale sérénité, aussi bien au milieu des difficultés matérielles de ses débuts que dans l'aisance acquise par son travail.

Sa vie privée fut marquée par un mariage malheureux avec une femme méchante et hargneuse qui tenta de détacher de lui ses enfants (Zola, qui le prit comme modèle pour son *Docteur Pascal*, voit en lui un martyr de la vie conjugale), mais aussi par des consolations, sous la forme de la compréhension et de l'admiration de ses disciples, et, sur la fin de sa vie, par une amitié d'une qualité exceptionnelle : celle de Madame Raffalovitch, une de ses élèves.

Enfin, dans son village de Saint-Julien-en-Beaujolais (il y était né en 1813 et aimait à y revenir), il put à la fois méditer et mettre au point sa fameuse méthode, et apprécier les charmes de la vie paisible au sein de la nature. Dans ses lettres à ses amis, il exprime le bonheur qu'il en éprouvait avec un enthousiasme et une sensibilité qui ne s'étaient pas émoussés depuis sa jeunesse, alors qu'il avait choisi la littérature comme premier mode d'expression. C'est là aussi qu'il se livra, en dehors de son laboratoire de Paris et au milieu de son propre vignoble, à des expériences sur les fermentations, travaux que la mort vint interrompre en 1878.

Nous pouvons donc nous fier à son expérience d'homme et de savant, et à cette méthode qu'il ne rédigea qu'après avoir fait de grandes découvertes, afin de fixer la manière dont il s'y était pris pour les faire, et dont il fallait s'y prendre pour en réaliser d'autres.

*

On sait que le savant qui utilise la méthode expérimentale selon Claude Bernard observe d'abord certains phénomènes tels qu'ils se présentent dans la nature ; puis, en partant d'une idée anticipée ou préconçue, qui ne sera jamais trop audacieuse ni trop originale, il intervient dans le déroulement de ces phénomènes. Il observe alors les variations dues à cette intervention et il ne tire de conclusions qu'après avoir essayé toutes les expériences possibles.

Sans nous attarder à l'étude technique du mécanisme et des phases successives de l'opération, ni au récit des applications que Claude Bernard en a faites dans le domaine médical, nous pouvons méditer ces paroles relatives à l'attitude du savant.

D'abord en face des choses et des phénomènes :

Pour avoir une première idée des choses, il faut avoir ces choses ; pour avoir une idée sur un phénomène de la nature, il faut d'abord l'observer.

Puis à l'égard de ses propres idées et du raisonnement :

Nos idées ne sont que des instruments intellectuels qui nous servent à pénétrer les phénomènes ; il faut les changer quand elles ont rempli leur rôle, comme on change un bistouri émoussé quand il a servi assez longtemps.

Il ne faut jamais faire d'expérience pour confirmer ses idées, mais seulement pour les contrôler ; ce qui signifie qu'il faut accepter les résultats de l'expérience tels qu'ils se présentent, avec tout leur imprévu et leurs accidents.

Cette foi trop grande dans le raisonnement, qui conduit un physiologiste à une fausse simplification des choses, tient à l'absence du sentiment de la complexité des phénomènes naturels.

Quant aux conclusions scientifiques à tirer des expériences scientifiques :

La seule chose dont nous soyons certains, c'est que toutes les théories sont fausses, absolument parlant. Elles ne sont que des vérités partielles et provisoires, qui nous sont nécessaires comme les degrés sur lesquels nous nous reposons pour avancer dans l'investigation.

Une parole remarquable de Claude Bernard, à propos de cette approximation très relative de la vérité qui est

permise à l'homme, est la réponse qu'il fit un jour au philosophe Victor Cousin, lequel s'étonnait du manque d'affirmation de Claude Bernard au sujet de certaines de ses connaissances : *Si je savais quelque chose à fond, je saurais tout.* Il revient sur cette idée dans sa *Philosophie* lorsqu'il écrit : *Si l'essence d'un phénomène était connue, quelque petit qu'il soit, l'essence de tous serait immédiatement connue.*

Les qualités morales de l'expérimentateur sont aussi importantes que sa puissance d'observation :

L'expérimentateur doute toujours, même de son point de départ ; il a l'esprit nécessairement modeste et souple, et accepte la contradiction, à la seule condition qu'elle lui soit prouvée.

La vraie science apprend à douter, et à s'abstenir dans l'ignorance.

Enfin : *L'esprit vraiment scientifique devrait nous rendre modestes et bienveillants.*

Ainsi, en fixant une méthode pour la recherche de la vérité, Claude Bernard donne une leçon à la fois d'humilité et de rigueur. Il fait de l'humilité, vertu chrétienne, une qualité indispensable au savant. Parallèlement, reconnaissons que la rigueur intellectuelle, qu'on croit trop volontiers réservée aux mathématiques et aux sciences, n'est qu'une forme de l'honnêteté, de la probité et du respect du réel. Elle est donc nécessaire partout et pour tous : et plus particulièrement pour ceux qui essaient d'avancer dans la voie de l'Évangile. Ceci contrairement à l'opinion de certaines gens qui se représentent la mystique comme un domaine confus où l'on se complaît à de belles rêveries et à la culture gratuite de sentiments généreux.

N'oublions donc jamais la réalité. Au besoin forçons-nous à y revenir souvent. Ce n'est qu'en prenant d'abord appui sur le réel qu'on peut se permettre, ensuite, d'être

idéaliste. Sédir rappelait que *les plus grands serviteurs du Christ furent des êtres de bon sens pratique et d'énergie.*

*

Comment définir notre champ d'action ?

Notre esprit est tellement borné que nous ne pouvons connaître ni le commencement ni la fin des choses ; mais nous pouvons saisir le milieu, c'est-à-dire ce qui nous entoure immédiatement.

Commençons par le plus immédiat, par nous-mêmes. La méthode expérimentale nous permettra de mieux nous connaître par une confrontation impartiale de nos pensées et de nos actions avec les faits. N'ayant plus d'illusions sur notre propre valeur, nous pouvons nous diriger vers ce milieu qui nous entoure, vers notre prochain, afin de lui consacrer nos ressources et nos énergies.

Mettons alors en pratique la loi d'amour de notre Maître à l'aide de la méthode du savant. Ainsi que le recommande Claude Bernard, prenons la peine d'examiner d'abord ce qui se passe autour de nous. Malgré des apparences parfois fâcheuses, accordons à notre prochain une attention bienveillante. L'attention est déjà une charité, et le plus grand bien qu'on puisse donner à un être, avant même d'agir en sa faveur, n'est-ce pas d'abord de le comprendre ?

Simone Weil, qui s'y connaissait aussi bien en philosophie qu'en mystique, ne déclare-t-elle pas, en utilisant un raccourci qui semble inspiré par la méthode expérimentale : *L'attention intuitive est l'unique source (entre autres choses)... des découvertes scientifiques vraiment lumineuses et neuves... de l'amour du prochain vraiment secourable.*

Cette attention accordée aux autres nous fera sortir de nous-mêmes, oublier notre moi et nos propres soucis. N'est-ce pas déjà un excellent exercice que de se tenir pour rien,

et d'être uniquement observateur des êtres et des événements rencontrés sur notre route ?

Mais il ne suffit pas d'observer ; il faut intervenir. Nous trouverons une ligne de conduite, grâce à notre esprit et à notre intelligence, mais surtout dans notre cœur, fidèles en cela aux conseils de Claude Bernard qui voyait dans le sentiment un guide beaucoup plus sûr que le raisonnement. Et nous agissons sans ménager nos efforts : par nous-mêmes, c'est-à-dire en ne laissant pas au Ciel le soin de faire notre travail, tout en sachant bien qu'on ne peut aboutir qu'avec Son aide ; sans prétention quant à la valeur de notre méthode qu'il faudra changer si elle est inefficace ; comme des serviteurs modestes qui apportent à leur tâche le maximum de conscience et d'intelligence.

La compassion n'est pas une affaire d'apitoiement maladif ; elle ne relève pas d'une sensiblerie romantique juste bonne à affaiblir et à détourner de l'action. Elle ne dépend pas d'une théorie philosophique alimentée par le raisonnement ; elle n'est pas non plus du ressort de l'imagination esthétique, plus utile pour faire de la littérature. La charité s'attaque au réel, et lui oppose une action adaptée aux circonstances, car elle est multiforme, et la meilleure façon de se manifester ne pourra résulter que de la connaissance exacte du cas en présence. C'est une méthode expérimentale, *a posteriori*.

Elle suppose bien entendu un sentiment de base indispensable : l'amour du prochain. Il n'est pas inné chez tous les humains. Mais chez tout être dont le cœur est normalement constitué, comment ce sentiment ne pourrait-il pas naître, si cet homme prend la peine de regarder autour de lui avec l'intégrité recommandée par Claude Bernard ?

Jacques SARDIN.

Paru dans le *Bulletin des Amitiés Spirituelles* en juillet 1955.